Des ignobles travaillés par les questions d'honneur autant que s'ils étaient nobles

L'enseignement des procès criminels aux XVI^e et XVII^e siècles

*Ignoble men asserting their sense of honour just as if they were noblemen. The
lesson taught by criminal trials in the 16th and 17th centuries*

*Unedle, die soviel Wert auf ihre Ehre legen, als wären sie Edle. Die Lehren aus
den Strafverfahren des 16. und 17. Jahrhunderts*

Antoine Follain

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alsace/4276>

DOI : 10.4000/alsace.4276

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2020

Pagination : 29-44

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Antoine Follain, « Des ignobles travaillés par les questions d'honneur autant que s'ils étaient nobles », *Revue d'Alsace* [En ligne], 146 | 2020, mis en ligne le 01 octobre 2021, consulté le 21 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4276> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.4276>

Des ignobles travaillés par les questions d'honneur autant que s'ils étaient nobles

L'enseignement des procès criminels
aux XVI^e et XVII^e siècles

29

Antoine Follain

Dans les archives judiciaires, nous ne cessons de rencontrer la question de l'honneur, expliquant une grande partie des actes de violence commis à l'époque moderne¹. En effet, une certaine mécanique est souvent amorcée par une situation mal ressentie, des propos dits « piquants », une opposition qui s'aggrave et dans laquelle s'enferme l'un des protagonistes, ou bien les deux, au point d'en arriver à énoncer une obligation en prenant à témoin les gens présents : « *il faut* que je le tue » afin de restaurer son « honneur » et sa position dans le corps social, quel qu'en soit le prix.

Pour le montrer, la présente contribution est tournée vers un cas dans le val de Lièpvre romano-germanique, jadis partagé entre le Saint-Empire et la Lorraine et plus tard intégré dans le département du Haut-Rhin². Précisément, l'affaire commence le 21 septembre 1617, lorsqu'une jeune femme est retrouvée morte dans une maison de famille à Sankt Kreuz

1. Sous l'angle de la violence, on voudra bien se reporter au demi-millier de pages que nous avons récemment consacré, avec des collègues, à l'interrogation « nos ancêtres étaient-ils des brutes ou de braves gens ? » : Antoine FOLLAIN (dir.), *Brutes ou braves gens ? La violence et sa mesure XVI^e XVIII^e siècle*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2015.

2. Haut-Rhin, arrondissement de Colmar, canton de Sainte-Marie-aux-Mines.

im Leberthal ou Sainte-Croix³. Un homicide n'est pas si fréquent et le voisinage préfère penser d'abord à un suicide, comme certains indices le suggèrent et notamment le fait que le corps ait été retrouvé dans une chambre close de l'intérieur. Mais le rapport de deux chirurgiens experts, celui du duc de Lorraine et, appelé en renfort, son collègue du côté allemand, conclut à un meurtre. L'expérience des situations – au XVII^e siècle comme aujourd'hui – fait que l'on accuse d'abord le mari, car c'est presque toujours le conjoint qui tue la conjointe. Mais l'« information » ou instruction criminelle oriente l'affaire vers le père et beau-père qui dirige encore la famille et qui n'avait jamais attiré l'attention sur lui et les siens. Finalement, le coupable avoue son crime sous la torture, est condamné et subit la peine de la roue, à la manière germanique avec une roue de frappe et une roue d'exposition – exécution qui est réalisée par un bourreau emprunté à la ville de Colmar. Le dossier est publié en entier dans notre livre *Le crime d'Anthoine...* dont la troisième partie « Les raisons d'Anthoine » porte le titre d'abord voulu pour tout le livre car c'est le principal intérêt du cas : pourquoi a-t-il assassiné sa belle-fille, en ratant son plan qui consistait effectivement à maquiller le crime en suicide ? Or il s'agissait de réparer et restaurer l'honneur de sa Maison et le sien en particulier.

C'est l'une des clés de ce procès mais la relation particulière entre justice et honneur peut être mise en perspective avec des questions plus larges, comme : quel est le ressort, quelles sont les raisons, des procès criminels et donc des actes mis en accusation ? Qu'est-ce qui pousse un individu à commettre un crime ? Qu'est-ce qui pousse une victime à recourir à la justice – quand elle ne tente pas de se faire aussitôt justice par elle-même ? Il y a dans le passé comme aujourd'hui des ressorts divers

3. Voir le livre Antoine FOLLAIN, *Le crime d'Anthoine. Enquête sur la mort d'une jeune femme dans les Vosges au XVII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2017, avec préface par Georges BISCHOFF – ce livre a reçu le prix littéraire 2018 de l'Académie de Stanislas à Nancy. Le présent article repose aussi sur l'ensemble de nos travaux et sur une collaboration suivie avec Jean-Claude DIEDLER qui a notamment traité le sujet des points d'honneur dans son article « Penser et vivre l'honneur dans les communautés rurales : l'exemple de la Lorraine du sud des XVI^e et XVII^e siècles » publié p. 301-318 dans : Hervé DRÉVILLON et Diego VENTURINO (dir.), *Penser et vivre l'honneur à l'époque moderne*, Rennes, PUR, 2011.

à cette criminalité, comme l'envie ou la nécessité, la jalousie, la bêtise – un ressort énorme pour les actions humaines⁴ –, la peine, la colère, la haine, etc.

Nous allons dans un premier temps examiner les points d'honneur comme raisons de nombreux crimes et dans une seconde partie examiner le cas trouvé dans les archives du val de Lièpvre. Le nombre de cas sera limité volontairement – à une idée suffit un exemple – et aussi par obligation, car nous ne disposons pas d'une documentation proprement alsacienne qui soit suffisante pour multiplier les preuves et illustrations.

Les points d'honneurs pour les nobles et les autres

Il est admis que les personnes nobles sont mues par des raisons considérées justes, et les gens de guerre aussi, comme précisément la défense de l'honneur individuel et familial. L'honneur du métier compte aussi, quand il s'agit de gens dont le métier est celui des armes, des militaires, dont l'identité a des exigences particulières.

Un exemple pris dans les Vosges

Pour en donner une illustration tout récemment tirée des archives avec nos étudiants du séminaire de paléographie moderne, voilà une situation datée de 1600 où un petit noble et soldat, essaye d'éviter un affrontement puis s'y résout : « Toutesfois quelque temps après, voyant que tel effort, bravade et oultrage luy causoit une honte et ignominie perpétuelle, entendu sa qualité et qu'il faisoit profession des armes, il se

4. Sans oublier les problèmes de ressorts proprement dits, à savoir le nombre incroyable d'incidents de tir que nous rencontrons dans le corpus des lettres de pardon des ducs de Lorraine de 1600-1634 dont nous préparons l'édition. Contrairement aux territoires désarmés de l'intérieur du royaume de France, Lorrains, Alsaciens et Francs-Comtois conservent au XVII^e siècle l'habitude d'être constitués en milices et équipés en guerre. Ils vont travailler aux champs et ils se déplacent d'un village à l'autre, avec des arquebuses chargées et dont le mécanisme de tir est armé, lequel se détend tout seul et tue des gens « au très grand regret » du rémissionnaire. C'est une variante dans la catégorie des bêtises humaines.

p[rése]nta à la rue en chemise avec l'espée et poignard et renc[on]trant [celui qui l'avait provoqué] l'interpella de despouiller son pourpoint [et se mettre en garde] »⁵.

L'image est belle, avec un pouvoir évocateur qui rappelle des personnages comme Lagardère et d'Artagnan, les feuilletons, les livres et les films de cape et d'épée comme *Le Bossu* (1955)... Mais c'est une mise en scène un peu forcée de la part de l'auteur de la lettre de demande de grâce⁶. Les circonstances qui ont mené à cet admirable tableau de deux hommes en chemise et en armes dans la rue, sont en vérité un peu décevantes. Cela part d'un chien blessé on ne sait pas comment et d'une accusation portée contre notre héros par un fils excité par son père, avec des provocations « au devant de l'église parochiale » donc au cœur de l'espace public local. Cela enfle « de plusieurs propos aigres et haustains contre [lui] en p[rése]nce d'une multitude de bourgeois là illec⁷ assemblez, avec jurement et blasphèmes q[u'il] luy feroit perdre la vie ou bien que led[it] le tueroit » avec en arrière-plan des gens accourus d'un côté et de l'autre « ayant l'espée nue en main » avec des « transports de furies et colère ». Cela manque de s'éteindre, avec une dérobade présentée comme une attitude pieuse : « est[ant] honneste homme et n'ayant po[ur] lors en main que ses heures » (son livre de prière). Mais l'autre (le fils) réplique « *Voilà une espée !* Luy donnant ung grand coup sur le dos de celle qu'il avoit en sa main [...] et comme il le pressoit [...] led[it] suppliant fut contrainct de prendre la fuite. Toutesfois quelque temps après... » et là nous recollons à l'image du duelliste en chemise relevant l'affront et invitant sa partie à laver dans le sang leur honneur, et va commencer le combat.

5. Archives départementales de Meurthe-et-Moselle (ADMM), B71, registre des lettres patentes, f°91v. lettre de grâce accordée à Bastien de La Roche, de la compagnie des gens de guerre du baron de Haussonville.

6. Les lettres de pardon comportent parfois la copie « mot pour mot » de la requête adressée par celui qui avait un crime à se faire pardonner et en tout cas, dans toutes les lettres, une partie du texte ducal vient de la demande. Soit par paresse, soit par obligation, les secrétaires du duc et les gens de la chancellerie qui préparent le texte signé par le souverain, copient en effet des passages entiers de la demande, d'où une variabilité dans l'orthographe et le style d'écriture qui ne tient pas aux rédacteurs, mais à la reprise de l'écriture des demandeurs de la grâce.

7. Ce mot d'origine latine, disparu de notre usage, était pourtant bien pratique car il était employé pour dire « en ce lieu et à ce moment ».

La suite aurait pu donner un récit édifiant que l'on aurait raconté dans les maisons nobles et bonnes des Vosges, mais la vraie fin déçoit encore, car l'adversaire ne se met pas à son tour en chemise et en garde face à celui qui a relevé son défi ! Il y a de nouveau des amis et alliés qui s'en mêlent et, dans la confusion, c'est d'une arme rustique, et même d'un outil, d'un coup de fourche donné par un serviteur, qu'est blessée l'une des personnes – précisément le père qui avait poussé à l'affrontement – puis bien sûr cette personne meurt, faute d'être bien soignée, car ces lettres aboutissent toujours à un cadavre. D'où la nécessité d'une grâce⁸. En effet à cette époque la réparation d'honneur par un duel est socialement honorable mais judiciairement inacceptable. Quant aux princes, ils étaient partagés car soucieux d'entretenir certaines vertus et capacités parmi leur noblesse et les gens de guerre et aussi tous les bourgeois et paysans constituant les milices. Il fallait donc des gens courageux, avec du tempérament, un honneur à défendre, qui ne craignaient pas de faire couler le sang... mais qui ne se tuaient pas trop entre eux, afin de réserver leur mort au service de l'État et de l'Église.

Retenons que, même quand cela est moins beau en vrai que dans un film de cape et d'épée, comme dans notre exemple ci-dessus, l'honneur est indiscutablement associé aux couches supérieures de la société où des personnes de qualité « ont de l'honneur » – c'est-à-dire un capital social d'honneur à défendre. Symétriquement les gens du peuple, du « commun » ne seraient pas concernés par le sentiment d'honneur, ses obligations et ses manifestations ostentatoires. Or, c'est totalement faux. Les questions d'honneur ne sont pas propres aux nobles et étrangères aux *ignobles*. L'estime de soi et la reconnaissance sociale sont importantes, dans le bas comme dans le haut de la société.

Du côté des rustres

L'honneur est en effet un ressort des comportements dans les communautés rurales. Mais comment est-il pensé et dit ? Si le mot « honneur » n'est pas employé, le concept est bien reconnu par les rustres

8. Il y a même deux pardons : l'un est accordé au serviteur (F^o 65v.-67r.) et l'autre est octroyé au héros en chemise (F^o 91v.-94v.) lequel n'a certes blessé personne, mais la provocation en duel devait lui faire encourir quelque menace de procédure et nombre de lettres de grâce concernent des gens qui ont seulement incité ou « assisté » à un homicide.

mais plutôt comme un état normal, auquel s'oppose le « déshonneur » qui oblige par exemple à se « purger » d'une marque infamante, d'une accusation ou d'une injure qui sont déshonorantes.

L'honneur lui-même se retrouve derrière l'affirmation que l'on est « de bon fame⁹ » et derrière le fait d'être reconnu comme « gens de bien », « homme... » ou « femme de bien ». Cette formule est constamment employée pour parler des autres comme pour parler de soi et pour évaluer des manquements aux relations sociales et aux codes de comportement et de l'honneur, lorsqu'il s'agit par exemple de rejeter un intervenant dans une procédure. « Il n'est homme de bien » donc on le « reproche », c'est-à-dire qu'on le réfute comme témoin. On l'emploie aussi pour expliquer pour soi la nécessité de la « purgation » d'une injure : « étant homme de bien » j'ai dû, etc. Les sources étant judiciaires, il est tout à fait compréhensible qu'elles fassent apparaître davantage le déshonneur – l'état bouleversé – que l'honneur – l'état normal. Dans un exemple extrême relevé par Jean-Claude Diedler une certaine femme lassée d'être la victime de mauvaises rumeurs « estant assistée dudict son mary, se seroit adressée [à la justice] qu'ilz fassent faire information contre elle à cette fin qu'une fois pour toutes elle soit purgée » des accusations portées contre elle¹⁰. Elle se livre donc publiquement à la justice pour couper court au « mauvais bruict » et pour prendre les devants, face au risque d'une mise en accusation qui, par elle-même, aurait déjà été déshonorante. On la voit donc qui espère obtenir d'être « purgée » des calomnies. Ayant retrouvé son honneur elle serait réintégrée pleinement dans le corps social, à la place qu'elle et son mari estiment être la leur – parmi les gens « de bien »¹¹.

9. Le mot a disparu, sinon dans des expressions comme « mal famé » (de mauvaise réputation). Dans les dictionnaires, comme *Le Thresor de la langue francoyse* (1606) de Jean NICOT on lit « Fâme, ou bien Famée, car les deux se trouvent és anciens escrits, C'est renommée, et vient de ce mot Latin Fama. ». Le *Dictionnaire de l'Académie française* (1694) le qualifie de « vieux mot » et donne le sens « Renommée, reputation. Il n'est en usage qu'en cette phrase de Pratique : *Restabli en sa bonne fame & renommée* ». La langue anglaise a en revanche conservé le mot « fame » oublié par la langue française .

10. Jean-Claude DIEDLER, « Penser et vivre l'honneur... », art. cit.

11. En vérité dans une telle situation et connaissant l'inclination des justices vosgiennes à valider toutes les accusations qui leur sont présentées, l'issue probable est au pire une condamnation et au mieux un renvoi « jusques à rappel » qui n'est pas un non-lieu mais plutôt un constat d'une insuffisance de preuves à charge, « renvoi » qui suspend la procédure mais laisse planer la menace d'une reprise de l'information.

On pourrait donner de nombreux exemples et garantir que le déshonneur et par conséquent l'honneur sont des notions présentes dans l'esprit des gens du commun, dans les montagnes vosgiennes, en Lorraine comme en « Allemagne », comme d'ailleurs dans toute population rurale, poitevine ou champenoise, normande ou picarde, et aussi dans toute population urbaine, qu'elle vive dans les quartiers inférieurs ou dans les meilleures rues d'une ville.

Mais les populations étaient-elles plus ou moins portées aux réactions fortes? Cela dépend des endroits et de l'époque. Dans la montagne vosgienne il y avait des tensions dues à l'entassement sur des territoires où la partie utile est réduite et donc disputée entre des familles qui en plus ont des statuts différents. D'où un esprit de concurrence, de rivalité, qui fait que les gens se jalourent peut-être davantage qu'ailleurs – et jalourent aussi les « Allemands » de la vallée du Rhin qui sont réputés être plus « à l'aise », plus riches. Ces tensions se traduisent par des conflits qui pour beaucoup apparaissent comme des conflits d'honneur, même si réellement il peut s'agir aussi de conflits d'intérêt très matériels sur les terres agricoles, les ressources de la forêt, l'accès au travail dans les mines, les concessions de parcelles et d'équipements, et enfin sur les menus offices seigneuriaux et ducaux, depuis les « mayeuries » jusqu'aux petites responsabilités de quelque chose dans les mines, les forêts ou les eaux. Or, dans un contexte social tendu, chacun définit sa place dans la communauté d'habitants et défend cette place qui est à la fois matérielle et morale. Les riches et pire, les enrichis, défendent leur position supérieure et répondent sur tous les points d'honneur c'est-à-dire sur tout ce qui atteint leur supériorité. Quant aux pauvres, ils s'accrochent à leur honneur comme étant le plus précieux du peu qu'ils possèdent et certains refusent de céder sur quelque chose que ce soit, comme un mauvais visage à leur égard, une remarque vestimentaire ou un refus de compagnie.

Dans l'exemple suivant, un Lorrain aisé, un boucher de Sainte-Marie-aux-Mines, est agressé par deux « Allemands » dans une taverne après qu'ils l'ont invité à boire avec eux, mais l'homme seul a refusé de les rejoindre. L'attaque porte vite sur un accessoire du chapeau : « blanche plume, à quoi tient-il que je ne te oste ta plume? » dit un Alsacien, « Pourquoi me l'osteriez vous, [ce n'est pas] vous [qui] me l'avés achepté » répond l'autre. Puis le document précise que l'échange bascule en parlé allemand, qui est ainsi traduit : « Frappons sur la blanche plume ! Sur la

blanche plume ! » Ici les deux hommes veulent réparer l'atteinte à leur propre honneur quand on a rejeté leur invitation à boire à leur table, et ils ciblent sans se tromper les symboles de réussite, de bonne fortune, que sont le chapeau et la plume. L'autre refuse justement d'être décoiffé. La bagarre qui s'ensuit fait un blessé jusqu'au sang — d'où le basculement dans une procédure judiciaire. Si la bagarre avait impliqué des femmes, on les aurait vu chercher à arracher le bonnet et « se décheveler » l'une l'autre.

Si dans un tel cas nous avons facilement compris l'insistance sur la plume, les affrontements verbaux ne sont pas toujours faciles à comprendre, qu'il s'agisse de mots français ou allemands ou d'images qui ne nous parlent pas autant qu'à eux. Ainsi le mot « bec », le bec d'oiseau, n'a pas de signification évidente pour nous qui ne sommes pas nés en 1600. Or, dans un contexte d'injures, il renvoie à un oiseau, donc on pense vite au coucou et donc il y a un sous-entendu sur être cocu... C'est insupportable. Une telle moquerie implique de reprendre l'avantage par la force ou bien d'obtenir une réparation, mais elle doit à coup sûr être « relevée »¹².

Les points d'honneur sont souvent évoqués dans les listes d'amendes et aussi dans les procédures. Mais les rustres méritent autant de réserves, sinon plus, que les nobles à propos de la sincérité des comportements. Il est en effet parfois évident ou sinon probable qu'il y a d'autres enjeux et l'honneur bafoué peut rhabiller de vertu les oppositions possibles évoquées plus haut. L'honorabilité est en effet un « capital d'honneur » inscrit dans la durée qui joue sur la capacité à accéder aux fonctions et à prendre part, ou non, aux enchères des prises à ferme de biens seigneuriaux et communaux. Il faut donc rester honorable, défendre son honneur, et discréditer les concurrents en les rabaissant, en les déshonorant. Ainsi

12. Le registre des injures « atroces » et « insupportables » qui imposent d'être « relevées » et « réparées » tourne principalement autour de la virilité et du vol, avec au palmarès dans l'ordre alphabétique « bougre » (sodomite) « coupaud » (cocu) « larron » (voleur, avec une idée de dissimulation) « maraud » (rustre, homme du peuple) « oiseau » (encore cocu) « sorcier », plus des composés comme « jean-foutre » (incapable, indigne) et les mots « franc » et « chaud » qui se combinent avec d'autres comme dans « franc ribaud » et aussi « double larron » ou « double sorcier ». Pour les femmes, le registre est moins étendu, avec principalement « putain » et « sorcière » (et pire : « double sorcière ») plus certaines mêmes injures que les hommes, comme « larronnesse ».

« l'honneur » c'est-à-dire la réputation, la renommée, la « fame », la considération, etc. est un attribut essentiel de chaque personne et de chaque famille, autant parmi les ignobles, les gens du commun, que parmi les nobles. Il ne faut pas prendre pour insignifiants des mots, des gestes, des postures, et considérer de notre point de vue que telle situation ne méritait pas les actes qui ont suivi. Car pour les gens impliqués il s'agissait de situations graves.

Dans l'affaire Petermann, il ne s'agit même plus de points d'honneur, de gestes isolés que sur l'instant « l'homme de bien » doit relever, mais d'une situation sociale totalement dégradée.

Du déshonneur des Petermann à l'élimination de la cause

Si le procès Petermann est tout à fait singulier, comme toute affaire judiciaire, il est en même temps révélateur de toutes les autres situations familiales et personnelles, en ce qu'un cas anormal est révélateur des normes. Les protagonistes de cette affaire sont Anthoine Petermann le chef de famille, père de Jakob et beau-père de la victime, ancien tonnelier et mineur, âgé de 70 ans mais encore vaillant ; Jakob Petermann l'époux de la victime et le fils d'Anthoine ; Anno Waldner la bru et victime ; le père Waldner qui n'est pas entendu dans les actes de procédure mais dont la situation nous parle ; douze « témoins » au sens de ce temps et donc pas forcément des témoins directs, oculaires ; et enfin les « hommes de justice » officiers de village et « jugeants » des « Trois-justices du Val » c'est-à-dire le niveau au-dessus de chacune des justices de village ou mairie – les « Trois justices » étant le niveau vraiment criminel.

Une situation dégradée

Après la découverte du corps le 21 septembre 1617 et l'expertise de la scène de crime et du cadavre, la justice est en quête d'un meurtrier.

Dans la phase d'« information » les déposants dénoncent aux enquêteurs la relation conflictuelle sous le toit des Petermann et dénoncent le crime comme aboutissement des tensions. Par exemple le deuxième déposant parle de certaines « inimitiés » entre les protagonistes et insiste sur le fait qu'Anthoine Petermann « haïssait fort sa belle-fille ». Ce conflit

familial était devenu une affaire publique et donc, commune, collective. D'ailleurs, en disant que c'est un oui-dire le témoin ne réduit pas la force de sa déclaration mais marque que la mésentente est un sujet d'inquiétude dans toute la communauté. Dans ce cas comme dans d'autres, il est assez évident que tout ce que les gens font est vu et tout ce qu'ils disent est entendu. Il n'y a guère de privé : tout est public – y compris quand les gens croient faire quelque chose sans être vu. C'est aussi pourquoi les gens ne peuvent pas ne pas finir par relever un affront.

38

Une seule dispute entre Petermann et sa bru est rapportée, avec un refus de la jeune femme d'accéder à une demande du père, huit jours avant le meurtre. Un témoin femme rapporte que Petermann a répondu par des paroles menaçantes : « jura[nt] par le Sacrement qu'il monstreroit qu'il seroit le m[aist]re ». Une autre dispute est avouée par Petermann mais avec des contradictions entre ses dépositions et aveux successifs qui font qu'il n'est pas certain que la dispute ait eu lieu le matin même du meurtre. Les contradictions ne sont pas vraiment dérangeantes pour nous, historiens, car chacune des versions successives, si elle ne dit pas la vérité, dit quand même ce qui a ou aurait déplu à Petermann dans ses rapports avec sa belle-fille. À défaut d'établir les faits véritables du 21 septembre, nous rentrons à chaque fois dans la tête du meurtrier. Ainsi, lors de la dernière dispute – selon l'une des versions avouée – Anno lui aurait dit à propos d'un repas « qu'il [n'en] auroit [qu']ung rot » un vent ou un pet au lieu de nourriture. Dans une autre version elle l'aurait injurié et appelé « vieux diable » ce qui est un mot grave dans un contexte général de chasse aux sorciers. Dans les deux versions, l'irrespect est manifeste. La vie familiale à l'époque moderne était régie par des normes comme l'infériorité féminine et le respect absolu du *pater familias*. Ce n'est pas ce que l'on voit dans cette maison, mais au contraire une jeune femme insoumise, un aïeul bafoué et une vie quotidienne troublée.

Si l'on s'en tenait aux disputes, une bagarre aurait pu donner un homicide accidentel sous l'emprise de la colère. Mais la mort d'Anno a été une véritable exécution, ce qui augmente beaucoup l'intérêt du cas. Petermann a en effet pénétré dans la chambre avec une corde pour l'étrangler. Elle s'est défendue et il l'a battue et blessée à coups de couteau. Puis il a fermé la chambre de l'intérieur et il est sorti par

un moyen détourné¹³. Il a ensuite attendu que quelqu'un découvre le corps. Le plan du suicide a été mis à mal par les blessures mais cela pouvait encore marcher et c'est d'ailleurs ce que le voisinage a dit en premier ; Anno « s'a tuée ». En effet, nous avons connaissance de cas de suicide perpétrés au couteau, ce qui ne se conçoit que pour des gens durs au mal¹⁴. C'était même un mode honorable, alors que se pendre était lâche. Le plan restait donc tenable mais Petermann a été confondu par les chirurgiens qui ont relevé entre autres que l'angle de pénétration de la lame de couteau ne correspondait pas à ce qu'Anno aurait pu se faire à elle-même. L'homicide correspond aussi au souhait que des témoins avaient entendu Petermann formuler, à savoir la disparition de sa bru, et à aucun moment de son procès le beau-père et père n'exprime le moindre regret quant à la mort d'Anno.

C'est que pour Petermann cette disparition était la réponse à un ensemble de problèmes et puisque la nature n'avait pas voulu s'en charger après l'accouchement, en faisant mourir naturellement la jeune femme, le vieillard s'était résolu à appliquer la bonne solution à un ensemble de problèmes.

La bonne solution ?

Ce que les Petermann étaient en train de perdre, c'était rien moins que leur place dans le corps social. D'abord, avant Anno, les Petermann ne faisaient pas parler d'eux en mal. Nous ne les avons jamais trouvés dans les états des amendes¹⁵. Ils n'avaient jamais été souillés par quelque

13. La porte fermée est bien signalée par Jakob à son retour. Le beau-père est entré par un trou dans le plafond, le long de la cheminée. Petermann avait pris pour sortir le même chemin que son fils a pris pour entrer, enfermant donc le corps d'Anno dans la chambre, afin de faire croire qu'Anno était seule quand elle s'est donné la mort.

14. Par exemple en 1597 près de Nancy une femme se tue avec « ung couteau et une serpette » en se donnant rien moins que « ung coup dans le gosier et deux autres au-dessus du nombril » ADMM, B 3719. Un autre exemple cité dans notre livre est une femme qui s'est poignardée « en la panse, en la gorge et dessous le menton » et qui vit assez longtemps pour disculper de son homicide tout autre qu'elle-même.

15. Cf. l'enquête menée dans notre séminaire de recherche par Émilie Leromain, docteur en histoire (2017) et Marion Steib, étudiante en master, qui sont remontées 30 ans en arrière.

contact que ce soit avec la justice. Dans les dépositions du procès de 1617, aucun voisin n'a de mal à dire sur Anthoine. Il s'agissait donc d'une famille parfaitement honorable.

Des sources complémentaires du procès, les rôles d'imposition et les inventaires, comparés à d'autres inventaires de biens, nous ont permis de les situer dans le haut de l'échelle sociale du village. Précisément, sur 165 à 170 cotes fiscales à Sainte-Croix (selon l'année) Petermann est dans le quart supérieur sans être parmi les quelques plus hauts cotisés, mais on peut penser qu'il a été plus haut dans l'échelle quand il était dans la force de l'âge et à la fois « faiseur de cercles de thonneaux » et mineur. Petermann est plutôt un homme qui a été quelque chose ou quelqu'un à Sainte-Croix, au XVI^e siècle car il est devenu début XVII^e un respectable vieillard, dont l'âge et l'honorabilité comptent maintenant davantage que ce qu'il possède encore comme biens matériels.

Les problèmes sont arrivés avec un mauvais mariage d'amour — d'amour, oui, car sinon pourquoi Jakob aurait-il aimé et épousé le plus mauvais parti de toute la vallée ? Ce mariage a en plus été précipité pour cause de grossesse ce qui était une faute et honte supplémentaire. Petermann aurait préféré que son fils se contente de prendre l'enfant et laisser la fille, ou laisser l'enfant et dédommager Anno, mais il la voulait, elle. Ce mariage, Petermann ne pouvait pas l'empêcher car les jeunes gens avaient atteint l'âge permis par les ordonnances ducales et les coutumes du val de Lièpvre, mais on sait par ailleurs qu'aucun seuil ne convient aux familles. Le seuil plus ancien que Petermann avait connu dans sa propre jeunesse était à 25 ans, porté à 30 ans par un édit de 1572, puis ramené à un âge inférieur par libéralité du Duc, peut-être même à 20 ans. Mais pour un père comme Petermann, l'âge n'y fait rien : les enfants doivent se marier comme et quand on le leur dit. Pour un homme de 70 ans qui est né vers 1547 et qui lui-même s'est marié vers 30 ans¹⁶ les « respect & soumission des enfans » auraient dû imposer sa volonté au lieu de « porter le trouble & la honte » dans la famille¹⁷.

16. Cf. pc.3 f^o1r. : « Interrogé combien de temps il y a que sad[icte] femme est décédée ? A dit qu'il y peult avoir proche d'ung an » (donc en 1616 ou 1617) et « Interrogé combien de temps il a esté marié avec sad[icte] femme ? A respondu avoir esté marié avec sad[icte] femme l'espace de quarante ans ».

17. J'ai repris ici des formules de l'édit ducal de 1723 qui ramène l'âge de mariage au plus haut en reconnaissant des « abus » et en disant répondre à la volonté des familles.

Il y avait bien pire que le mariage : la mariée elle-même. Jakob est de Sainte-Croix et Anno Waldner vient du hameau de Steinbach qui n'en est guère éloigné. Ce n'est pas une étrangère mais une fille d'une famille très connue et même trop connue. Jakob a épousé une fille sous sa condition et même pire que cela. Anno était « la fille de l'homme vil » : *l'homme à tout faire* mais surtout le pire, tout ce que les autres ne veulent pas et notamment servir d'aide au bourreau, tuer les bêtes malades et les écorcher, ramasser les pires ordures, dépendre les suicidés et les faire disparaître... Tout ce qui serait déshonorant et que cet homme-là fait, et pour pas grand-chose. On dit aussi le « vaserier » et en allemand *Wasenmeister* ou « homme des basses œuvres ». Dans un acte de 1600 par exemple « Maistre Michel, vaserier » obtient une augmentation pour aider le bourreau lors des séances de torture¹⁸. Ce Michel, c'est le père Waldner. On le croise aussi dans les amendes, à cause de mauvais comportements. On sait qu'en 1627, le nouvel homme vil est Georges Waldner, fils de Michel et frère d'Anno, car on ne sort pas d'une telle infamie sociale¹⁹. Dans un échange, Petermann aurait assuré à un ami qu'il n'avait jamais parlé au père ni à la mère d'Anno, lesquels étaient des gens infréquentables. À cause de Jakob, les Petermann ont ainsi contracté la plus dégradante de toutes les alliances possibles.

Si jamais le vieil homme avait pu finir par accepter la situation, la communauté villageoise est là pour lui rappeler cette infamie. « Je fait [fus] boire chez Colas Marlier, lequel me dict que les comptes des mynes se devoient rendre », raconte-t-il plus tard²⁰. Mais il lui fut dit à cette occasion que son fils Jakob ne devait plus s'y présenter car on ne voulait plus de lui parmi les mineurs et ce pour une raison parfaitement claire : « à cause qu'il avoit épousé la fille de l'homme vil » ! L'honneur des Petermann, hérité et maintenu durant toute l'existence du vieillard, était donc en passe de disparaître à cause du mariage de son fils avec la fille Waldner.

18. ADMM, B 9566, 1600, f° 95r.

19. ADMM, B 9600, 1627.

20. Le val est aussi nommé « Val d'argent ». L'activité minière et métallurgique est d'une extrême importance pour occuper une population nombreuse et qui a été renforcée par l'arrivée de spécialistes venus d'outre-Rhin.

La bonne volonté d'Anno s'est heurtée à la haine croissante de Petermann. Les témoins en rapportent des indices. Tous renvoient au statut d'Anthoine Petermann sous son propre toit et dans la société, à son déshonneur présent et au sombre avenir des Petermann. C'est cette situation – très résumée aujourd'hui – qui tourne au rapport de force et finalement au drame. Car malgré ses 70 ans, Petermann en 1617 n'est pas dans une disposition d'esprit à s'effacer. Il trouve au contraire la bonne solution pour réparer et son propre honneur et la situation des Petermann : couper la branche pourrie. Tuer Anno Waldner d'une manière dont elle seule serait accusée. La suicider.

Une conclusion dérangeante

Notre conclusion sera un épilogue plutôt dérangeant. En effet dans un premier temps le projet de Petermann a complètement échoué. La situation a même été aggravée avec une accusation, une condamnation et une exécution spécialement infamantes – la peine de la roue pour homicide aggravé. Les biens ont tous été saisis. Jakob reste seul : veuf, orphelin, déshonoré et ruiné. Pour sauver l'honneur des Petermann, Anthoine aurait finalement tout perdu.

Mais l'épilogue terrible de l'élimination d'Anno est qu'Anthoine Petermann a obtenu un peu plus tard ce qu'il voulait. D'abord, le bébé n'a probablement pas survécu à sa mère qui l'allaitait. Ensuite, nous savons que les biens du côté maternel ont été rendus au fils, soit le tiers des biens semble-t-il. Et surtout, à partir de 1619, nous retrouvons Jakob dans les archives du Val, témoin de moralité dans une affaire et qualifié de « bourgeois à Sainte Croix » comme l'était son père avant lui. Le fils marié et discrédité est donc à cette date redevenu honorable : il est rentré dans ses pleins droits de « cobourgeois » et sans doute a-t-il été de nouveau accepté parmi les mineurs. Mais le prix payé pour restaurer l'honneur des Petermann aura été terrible.

Résumé

Des ignobles travaillés par les questions d'honneur autant que s'ils étaient nobles L'enseignement des procès criminels aux XVI^e et XVII^e siècles

La question de l'honneur est très présente dans les archives judiciaires. C'est la motivation de beaucoup d'actes de violence qui sont commis pour défendre son honneur d'une manière publique. On fait toujours de l'honneur un caractère distinctif des nobles. Mais se montrer homme ou femme d'honneur est important aussi pour les rustres, les ignobles. Plusieurs exemples le montrent. Parfois le déshonneur est public mais le crime qui répare l'honneur est caché. Notre exemple principal est l'assassinat dans le val de Lièpvre en 1617 d'une jeune femme indigne (Anno Waldner) mariée à un jeune homme qui était au-dessus de la condition de son épouse (Jakob Petermann). Nous avons pu retrouver les raisons du père et beau-père (Anthoine Petermann) un vieil homme qui a précisément massacré sa belle-fille pour réparer l'honneur des Petermann. Le plan a finalement réussi, mais à quel prix !

43

Zusammenfassung

Unedle, die soviel Wert auf ihre Ehre legen, als wären sie Edle Die Lehren aus den Strafverfahren des 16. und 17. Jahrhunderts

Die Frage der Ehre ist ein wiederkehrendes Thema in Gerichtsakten. Sie ist der Grund vieler Gewaltverbrechen, die verübt werden, um die eigene Ehre öffentlich zu verteidigen. Meistens wird die Ehre als ein Merkmal des Adels angesehen. Aber sich als ehrenhafter Mann oder Frau darzustellen war auch wichtig für das Bauernvolk, für die Unedlen. Das zeigen mehrere Beispiele. Oft war die Entehrung öffentlich, aber das Verbrechen, das die Ehre wiederherstellte, blieb verborgen. Unser Hauptbeispiel ist ein Mord an einer «ehrlosen» jungen Frau (Anno Waldner) im Lebertal im Jahre 1617, die mit einem jungen Mann (Jakob Petermann) verheiratet war, der gesellschaftlich über ihr stand. Unsere Recherche hat es ermöglicht, die Beweggründe des Vaters und Schwiegervaters (Anthoine Petermann) nachzuvollziehen: ein alter Mann, der seine Schwiegertochter meuchelte, um die Ehre der Petermanns wiederherzustellen. Der Plan gelang schließlich, aber um welchen Preis! (trad. R. S.).

Summary

Ignoble men asserting their sense of honour just as if they were noblemen

The lesson taught by criminal trials in the 16th and 17th centuries

The question of honour is to be found very frequently in court records. Many violent acts were committed on the ground of defending one's honour publicly. Honour was always considered a distinctive feature of nobility. But appearing as a true man or woman of honour was equally important for boorish or ignoble people, as shown in several instances. Sometimes dishonour was made public, while the crime perpetrated to repair one's honour would be kept secret. The most illustrative example is that of the assassination (in 1617, in the Val de Lièpvre) of a young undignified girl (Anno Waldner) married to a man of a higher rank (Jakob Petermann). Obviously the reason why the father and father-in-law (Antoine Petermann), an old man then, murdered his daughter-in-law was to repair the Petermanns' honour. This plan actually succeeded, but at what price? (trad. P. B.).